

En savoir trop de David Bélanger

Jérémi Perrault

Number 274, Winter 2021

Solititudes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

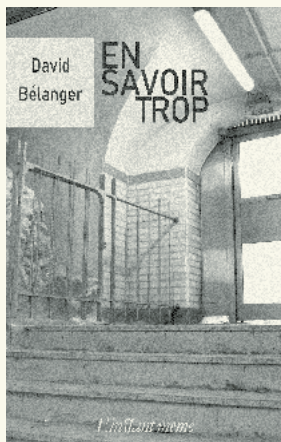
Perrault, J. (2021). Review of [*En savoir trop de David Bélanger*]. *Spirale*, (274), 38–39.

SURVIVRE AUX ÉVÉNEMENTS

EN SAVOIR TROP

DAVID BÉLANGER

L'instant même, 2019, 138 p.



« *La vie n'est pas un récit* », met en garde le psychologue de Benoit, le narrateur de la première nouvelle du recueil *En savoir trop* de David Bélanger. Ce dernier qualifie sa rencontre avec son ancien collègue Marc Hamel de « *cause absolue, lourde de conséquences* ». Symbole de gloire du département d'études littéraires où les deux hommes s'étaient côtoyés, Marc croise le chemin de Benoit à l'intersection des rues Saint-Michel et Masson. Leurs trajectoires avaient bifurqué, une fois leurs thèses respectives déposées. Cette rencontre fortuite, qui n'a pourtant rien d'exceptionnel dans la succession d'une vie, découle d'un enchaînement de hasards et de décisions prises inconsciemment – tourner sur une rue plutôt que sur une autre, laisser filer l'autobus 67 et préférer poursuivre sa marche. Selon la thèse louangée de Marc Hamel, cet épisode était inévitable, en vertu de la performativité essentielle du récit personnel des êtres humains : « *[V]otre récit, écrivait-il, avant même qu'il soit raconté, vous détermine. Dans le début de votre récit réside déjà sa fin.* » Les propositions du narratologue fictif de l'œuvre se mesurent d'une nouvelle à l'autre : prendre part à un récit, c'est, pour les personnages d'*En savoir trop*, se retrouver seul, sans aucun pouvoir d'en modifier l'itinéraire. Le recueil de Bélanger met en scène des personnages – des « actants », dirait le narratologue – incapables d'habiter leur propre récit, ou plutôt impuissants devant un récit qui leur échappe et qui les abandonne à son inexorable dénouement, connu d'avance.

LA SOLITUDE DE L'ACTANT

En savoir trop présente un monde dystopique sans cesse menacé d'effondrement. Un monde où une race supérieure d'écureuils est en passe d'anéantir le genre humain – « L'espèce » –, où une série de catastrophes naturelles se répètent aux quatre coins du globe – « Couve-effet », « Deux hommes face à l'aube ». Un monde où, dans une classe du primaire surnommée « l'ONU », le mutisme de 17 élèves provoque la démission de 3 enseignantes en un mois – « Peler la classe ». « *Deux enseignantes ont craqué, tu craqueras* », prophétise la collègue de la suppléante. Il est impossible de faire dérailler la fortune : la suppléante abdique après une semaine.

Comme le rappelle habilement Bélanger dans « La chasse aux dinosaures », les récits comportent des pouvoirs étendus. Lorsque quelqu'un raconte une anecdote, c'est davantage la narration de celle-ci qui marque le ou la destinataire. Une femme décrit son premier appartement minable, au plancher si délabré qu'elle craignait qu'il s'effondre sous ses pieds. La narration demande : « *Quel est ce phénomène consistant à ce qu'un auditeur de ce souvenir ait sapé le caractère hypothétique de l'anecdote – elle craignait que – et se soit dès lors raconté que la toilette se détacha effectivement du carrelage pourri pour aller choir avec son occupant dans les abysses de la cave ?* » En vertu ou en dépit de l'intelligence narrative, la pensée (des protagonistes, et, par extension, des lecteurs) attribue alors aux conjectures autant de prégnance qu'aux événements vécus. Parmi les nombreux cataclysmes, enlèvements, meurtres et autres viols racontés dans *En savoir trop*, certains appartiennent à l'imagination des personnages, d'autres surviennent dans la diégèse. Or, par une sorte de résonance habilement orchestrée par l'auteur, ces tragédies donnent une tonalité indistinctement macabre et terne à l'ensemble du recueil. Pour ajouter à cette confusion, certaines paroles sont rapportées en italiques alors que d'autres le sont en caractères romains entre guillemets, comme si elles étaient attribuées tour à tour aux personnages et à la pensée monologique des narrateurs – ou vice versa. Le lecteur se retrouve avec une masse d'événements et de paroles réels ou contingents à démêler, les uns et les autres n'ayant finalement que peu de différences dans l'implacable économie du récit. Ainsi, écouter une anecdote ou lire un texte, c'est accentuer la distance qui nous sépare du destinataire. C'est, une fois de plus, éprouver la solitude.

L'EFFONDREMENT QUI A DÉJÀ EU LIEU

« *Vous êtes chanceux, au fond.* » Ces mots qu'a cyniquement proférés devant sa classe ébahie Hubert Pons, professeur universitaire de la nouvelle « Deux hommes face à l'aube », résonnent dans sa tête durant plusieurs heures. Au-dehors, le ciel de jour en jour s'assombrit, les campements de fortune se multiplient aux quatre coins de la métropole, les hurlements qui « *déchirent la ville* » haussent le ton, les viols sont perpétrés de plus en plus souvent. N'y aurait-il pas quelque chose d'apaisant à savoir que la plupart des choix et des décisions que l'on prend n'ont, au fond, que peu de véritables répercussions ? Les réflexions du professeur Pons invitent à nous questionner sur notre rapport à la fin du monde, motif récurrent chez Bélanger. Craindre l'apocalypse, n'est-ce pas éprouver un mélange d'angoisse et d'apaisement lié à l'idée de retrouver une sorte de solitude originelle ? Les mots du psychanalyste Donald Winnicott, mis en exergue du recueil, invitent à le penser : « *Il y a des moments où un patient a besoin qu'on lui dise que l'effondrement dont la crainte mine sa vie a déjà eu lieu.* »

Un philosophe invité au bulletin d'informations de fin de soirée que visionnent les deux protagonistes de la nouvelle « Couve-effet » soutient d'ailleurs qu'il est difficile de faire jaillir du sens de la fin du monde : « *Le sens, d'après notre expérience des récits, des sciences, il ne vient qu'après-coup ; avant, il n'y a que des hypothèses. Cette fois-ci, il n'y aura pas d'après-coup.* » Sans réel espoir d'en extraire une quelconque intelligibilité, les deux personnages ne font que survivre aux événements. Pris d'une inquiétude soudaine, le couple fuit Montréal sans alerter les voisins, quelques instants avant qu'un séisme n'engloutisse une partie de la ville. Si la solitude est liée dans le recueil à la mise en récit, elle découle également de la perspective de la fin du monde. Les personnages de l'œuvre réalisent sans cesse l'absurdité de remplir leurs responsabilités professionnelles et familiales et de se conduire selon les civilités d'usage, alors qu'au-dehors, le monde s'éteint à petit feu. La solidarité n'est plus une valeur opérante pour ces personnages de plus en plus isolés, chaque jour moins liés à leurs congénères : « *[N]ous survivons aux événements, nananinane, chantions-nous.* » Leurs gestes sont sans véritables conséquences morales et éthiques, puisque ces notions n'ont aucun poids, aucun effet sur le cours des choses. À mesure que s'allonge leur fuite, leur humanité les quitte et leur solitude s'accroît.

EN DÉCALAGE

Parue quelques mois avant le début de la pandémie de COVID-19, l'œuvre de Bélanger semble avoir écrit d'avance le récit des événements que nous allons vivre pendant la deuxième moitié de 2020. Afin de stopper la contagion de la maladie, les autorités mondiales nous ont poussés à vivre solidairement la distance physique et l'isolement, quitte à ce que nos conversations en mode virtuel soient ponctuées d'un léger décalage. Le recueil de Bélanger, et plus particulièrement la nouvelle « 1h45 », suggère toutefois que cette proximité et cette instantanéité des rapports humains sont illusoire. La petite Tiphaine vit avec un « *décalage psychoperceptif* » qui lui fait percevoir la réalité avec 1h45 de retard, de sorte que son père n'arrive jamais à obtenir un véritable moment de complicité avec elle. Il doit alors se résigner à la regarder se mouvoir dans une anachronie perpétuelle. Dans le silence d'une pièce désormais baignée de la lumière du soleil, on imagine la fillette sursauter, apeurée par le bruit du tonnerre survenu presque deux heures plus tôt. Elle devra vivre, seule, la tempête avant de savourer à son tour l'éclaircie. Les regards du père et de la fille ne se rencontrent jamais véritablement, à l'instar de deux amis confinés qui, pour se regarder dans les yeux, doivent fixer la caméra de leur ordinateur portable située quelques centimètres au-dessus de leurs visages pixellisés.